

Jonathan Chardin

Les Sacrifiés

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Jonathan Chardin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREMIERE PARTIE : LE PROCÈS

I

Depuis le drame, plus rien ne prédisposait Ashley Blacklight au silence, à cette tranquillité de l'esprit qu'elle poursuivait pourtant comme une obsession. Il ne lui restait plus que trois semaines avant le procès, et la même voix, sans cesse, chuchotait à son oreille : « Il est fou. Comment piéger un fou ? Même le meilleur procureur du monde ne pourrait entendre celui qui ne parle plus la langue du commun des hommes. » C'était cette voix, parmi d'autres, qui l'empêchait de retrouver le silence. Il lui fallait pourtant réussir cette opération impossible : l'Angleterre avait accepté d'organiser ce procès et avait désigné Ashley, à la fois pour ses grandes qualités professionnelles et pour sa maîtrise de la langue allemande, pour confondre Wolfgang Meister. Et elle, elle avait accepté, après maintes hésitations, d'affronter ce monstre qui, durant la guerre une quinzaine d'années plus tôt, cette guerre qui l'avait transformée elle-même, avait orchestré, dans le camp de Ravensbrück, l'assassinat de trente-mille femmes, hommes et enfants juifs tout en sifflotant des airs de Bach. Elle avait étudié sa vie des mois durant, essayant de comprendre comment, pourquoi un homme avait pu

en tuer tant d'autres. Elle l'avait examiné jusque dans les détails les plus sordides. Elle avait même lancé trois mois plus tôt un appel à témoins pour pouvoir rencontrer des survivants de Ravensbrück, ayant jugé que les enquêteurs n'en avaient pas obtenu un nombre suffisant et que, de toute façon, plus ils seraient nombreux, mieux ce serait. Elle n'avait cependant encore reçu aucune réponse. Et puis elle avait commencé à avoir peur, peur de lui, peur d'elle surtout, peur de lui ressembler à force de disséquer son esprit, peur d'être *déjà* comme lui. Qu'avait-elle trouvé, au fond, qu'un vaste désordre, qu'un immense carnage psychologique ? Était-ce vraiment là le terreau de la terreur ? Était-ce là, dans ce champ de bataille de la pensée où tout est illusion, dans ce cancer qu'il fallait trouver l'origine de la barbarie, là d'où s'élevaient encore à présent comme une symphonie funèbre les cris de ses victimes ? Non. Quelque chose lui manquait.

Elle avait lu quelque part ces mots : « La folie est un mauvais songe auquel croit notre esprit, une rumeur qu'il entretient, une bactérie qui suce sa moelle et en fabrique un masque. » La folie de Meister devait ressembler sans doute à celle-là, mais elle ne voyait encore en lui qu'un diable, un ange déchu. Sans l'avoir jamais rencontré, elle l'avait laissé prendre du pouvoir sur elle.

« Ressaisis-toi, bon sang ! dit-elle à sa conscience. Peut-être au fond, derrière le masque, n'est-il comme les autres qu'un médiocre fonctionnaire. »

Elle l'avait pourtant longuement ausculté. Il faut bien se rendre compte de sa situation : elle avait consulté, pour comprendre (et, il est vrai, aussi pour se rassurer), les archives de Nuremberg, visionné le film du procès d'Eichmann à Jérusalem, lu la thèse d'Hannah Arendt sur la banalité du mal. Ces gens, Göring mis à part peut-être, n'étaient pas fous : ils avaient seulement été conditionnés pour obéir. Mais Meister semblait appartenir à une autre race, celle des Göring, des Goebbels, des Hitler, celle dont l'esprit machiavélique, conduit par la seule logique de sa démente, pouvait la cerner, la tromper, la vaincre comme il l'avait fait avec le peuple allemand. On pourrait presque dire, en somme, que ceux qui obéissent abattent les hommes, enterrent leurs cadavres, mais n'organisent rien, cependant que ceux qui dirigent ne voient ni les hommes ni leurs cadavres, mais sont les promoteurs du chaos. Meister appartenait à la deuxième catégorie, à celle, songeait-elle, des insaisissables parce qu'ils sont trop malins, trop... fous.

« Eh bien, ma pauvre Ashley, se dit-elle, ce n'est pas ainsi que tu remporteras ce procès ! »

Elle fit une pause, s'approcha du buffet, s'arrêta devant un miroir. Son visage harmonieux, ses cheveux noirs tombant sur ses épaules faisaient d'elle, à quarante-cinq ans, une belle femme. Pourtant elle ne vit dans la glace qu'une créature hideuse. Puis, pour se donner du courage, elle s'empara de la photo de son fils.

« Voilà un an déjà, Leigh, que tu es parti. Un an que j'ai causé ta mort parce que je pensais trop à mon boulot, parce que je n'ai pas su assez t'écouter alors que tu avais mal. Un an que ton père est parti à cause de moi, parce que je n'étais pas suffisamment là pour toi. Un an que ma vie n'a plus de sens. Même ce procès... »

Elle évitait habituellement de repenser au suicide de Leigh quand il n'avait que dix-huit ans, c'est-à-dire d'y repenser volontairement, car le souvenir de son fils la hantait chaque seconde. Elle n'y songeait pas toujours, mais il était toujours là, caché dans les replis de ses pensées, prêt à resurgir, à lui rappeler qu'elle l'avait tué, ou qu'il lui avait pardonné son crime. Parfois elle l'imaginait dans son ombre, parfois dans celle de Meister la regardant d'un air accusateur.

Réalisant soudain qu'elle était de nouveau en train de sombrer dans les abysses du passé, elle retourna à son procès, emportant avec elle la photo qui, comme un témoin, semblait aujourd'hui la condamner.

« Reprenons depuis le début ! D'abord, Wolfgang Meister est un colosse, une créature de près de deux mètres avec un visage fort mais harmonieux, des épaules larges comme celles d'un ours, des muscles puissants prêts à broyer les chairs et les os, des mains énormes serrées de haine, les dents longues comme celle d'un requin, avec un indéfectible sens du devoir et de l'obéissance au Führer. Trop jeune, il n'a pas fait la Première Guerre mondiale. Marié ensuite à une jeune femme issue de la bourgeoisie allemande, Eva Heiner, à qui il a donné un fils et une fille qui l'aimaient profondément, il a pris la direction du camp de Ravensbrück en mai 43, suivant l'ordre direct d'Hitler. Sa carrière militaire, c'est-à-dire le pouvoir légitime qu'on lui accordait sur les hommes, était alors en pleine ascension. Il les commandait de telle sorte que chaque ordre qu'il donnait accroissait son charisme et insufflait sa folie : le pouvoir sur les autres avait sur lui le même effet que le vin sur l'alcoolique. D'abord simple soldat des les premiers jours de la Wehrmacht en 1935, nourri des idéaux, des rêves nazis, il a fabriqué et cultivé l'image du parfait militaire. Ses efforts ont payé : il a été affecté très vite au camp de Ravensbrück et a su séduire ses supérieurs par la finesse des paroles qu'il leur tenait et la barbarie avec laquelle il pouvait traiter les prisonniers. Ses paroles et ses actes sont remontés peu à peu jusqu'aux plus hauts sommets du Reich, en

sorte qu'il est devenu finalement le chef d'orchestre de cette symphonie de l'horreur, faite des hurlements macabres et des larmes de ses dizaines de milliers de victimes gazées dans les chambres qu'il a introduites lui-même dans le camp. Soit dit en passant, on a rapporté que parfois, il s'approchait d'un condamné qu'il s'apprêtait à exécuter et lui disait, paraphrasant orgueilleusement Hegel : « Rien de grand dans le monde ne s'est fait sans folie ». Je trouve que cette phrase, dont il se servait comme d'un refrain dans sa chanson de la mort, résume bien le personnage.

Puis, à la mort du Reich, il a disparu. Un autre masque, qui portait cette fois le nom de Nathan Luther, l'a libéré et l'a protégé. Il est devenu un nouvel être – un fantôme. Ainsi, il est né de nouveau, et en même temps il a cessé d'exister, c'est-à-dire qu'il s'est senti libre parce qu'il était mort pour le monde. A New York, où il s'est réfugié durant les années qui ont suivi la guerre (seul, abandonnant femme et enfants), on l'a cru honnête citoyen, bien qu'on n'ait rien su de lui : il a cultivé l'apparence et réinventé, dans les grandes lignes, le passé, son passé. Au fond, l'Histoire n'est que ce que les hommes en disent, et puisqu'il n'existait plus pour personne, sinon pour lui-même, son passé n'était plus qu'une fiction qu'il pouvait recréer à son gré. En revanche, le personnage de Nathan Luther a existé surtout pour une centaine de fidèles qu'il a réunis autour

de lui et qui l'ont vénéré comme un gourou... Non : plutôt comme un dieu, un dieu jaloux. Il a inventé une nouvelle religion dont il était le centre, lui qui, aux yeux de ceux qui l'ont connu, n'était nulle part. On sait très peu de choses de cette secte. On sait que les disciples de Luther l'ont adoré avec la même force que les captifs de Ravensbrück avaient haï Wolfgang Meister. On sait aussi qu'il a détruit leur pensée pour les réduire à une sorte d'esclavage spirituel. Cela dure jusqu'en 1956, date à laquelle, se sentant repéré sans doute, il a assassiné tous ses disciples. Après quoi il a disparu de nouveau, à la suite sans doute de certains soupçons qui tournaient autour de lui. De 1956 à mai 1961, date à laquelle on a fini par l'identifier au sud de l'Argentine, dans une rue de Rio Gallegos, personne ne sait où il a vécu, ce qu'il a fait. Finalement, après avoir été le démon de Ravensbrück, puis le dieu de New York pendant un demi-siècle, et enfin un dieu mort au monde, il a été arrêté et ramené à Berlin pour y être jugé.

Il s'agira pour moi de le confronter à sa propre monstruosité, de mettre en évidence jusqu'à l'écœurement, c'est-à-dire jusqu'à la vérité la plus radicale, la plus évidente, la plus incontestable, ce qu'était cet homme, de montrer à tous son véritable visage. Il a vécu trop longtemps caché des autres et aussi de lui-même : il faut désormais que tout le monde

le voie, et ce procès, puisqu'il sera filmé et médiatisé, est une occasion unique d'atteindre ce but. »

Ashley continua ainsi de raisonner tout en marchant dans la maison berlinoise qu'elle avait louée quelques mois plus tôt pour les besoins du procès, consultant rapidement chaque pièce comme si elle en attendait l'inspiration. Quand elle passa devant la chambre de Leigh, elle s'arrêta, hésita à y entrer. Rien n'avait été déplacé depuis le jour de sa mort, comme un espace suspendu dans le temps et occupé par la présence immuable et invisible de son fils. Une chambre impeccablement rangée, avec des rideaux noirs et blancs comme s'ils absorbaient la lumière et la nuit, un lit à baldaquin dont les courtines n'évoquaient plus pour Ashley désormais qu'un suaire, un bureau chargé des livres que l'adolescent étudiait probablement et des cahiers qu'il devait noircir de ses pensées et de ses tourments. Lors des rares moments où elle avait le courage de s'arrêter devant cette pièce, de la regarder presque en face, il lui semblait encore le voir couché sur son lit, sentir encore le parfum épicé qu'il portait, entendre sa voix douce effleurer les murs de la maison et lui reprocher de n'avoir pas été assez là pour lui.

Ce jour-là, elle y pénétra. Sa respiration s'accéléra. Elle retint son angoisse, ses larmes. Elle l'examina de manière superficielle. Elle chercha sans le vouloir un

indice quelconque. Quelque chose qui pût la persuader qu'elle ne l'avait pas tué. Ses cahiers contenaient peut-être la réponse. Elle n'avait cependant jamais osé les ouvrir : elle aurait violé son intimité, sa vie intérieure et secrète. On ne sera pas surpris alors que, dans ces conditions, elle ne trouvât pas ce qu'elle cherchait. Elle ne pouvait encore se résoudre à autopsier cette pièce et à connaître la vérité.

Elle était ainsi retenue dans ces limbes angoissés où l'esprit se sent incapable de pousser la porte de la vérité, immobilisée au milieu de la chambre, quand le facteur sonna à la porte pour lui remettre le courrier d'une femme, Glukel Heinemann, qui avait répondu à son appel à témoins.

II

Glukel Heinemann vivait près de Cottbus, à une centaine de kilomètres de Berlin dans la direction opposée de Ravensbrück. Ashley s'y était précipitée chez elle comme si elle était sa planche de salut. La femme qui l'accueillit avait une quarantaine d'années, mais paraissait sans âge. La guerre avait, certes, très tôt effacé de son visage les traits et les couleurs de la jeunesse, mais ses yeux étaient désormais remplis de sa mémoire.

« J'avais vingt-cinq ans en 1944, lorsque je fus enfermée dans le camp de Ravensbrück, expliqua Glukel d'une voix abîmée et timide, et la première chose que je vis en descendant du wagon à bestiaux qui m'avait transporté jusque dans cet enfer, en dehors des murs qui me séparaient désormais du monde extérieur, ce furent les cadavres que des femmes entassaient à proximité d'un four crématoire. Les murs et les morts, voilà ce qui me définissait, ce qui nous définissait toutes : l'absence de liberté, l'absence d'espoir. Je n'avais alors jamais vu la mort en face, et ces corps sans vie me sautèrent au visage avec une telle violence qu'il en fallut de peu que je ne me laisse aller à la panique. A cet instant, je fus convaincue que j'allais mourir. Et puis, j'ai vu un visage à mes côtés, un visage encore humain, si je puis dire, car ceux des femmes du camp avaient perdu presque toute leur humanité en perdant l'illusion de pouvoir encore être libres. Ce visage me rassura sans qu'aucun mot pourtant ne fût prononcé. A partir de ce jour, j'appris, comme nous toutes, à dialoguer par le regard et par le geste.

– Vous dites que ces femmes avaient perdu presque toute leur humanité, intervint Ashley. Que leur restait-il, selon vous, de ce qui faisait d'elles encore des êtres humains ?

– Leur sens de la solidarité. Nous étions toutes soudées face aux nazis. Quand vous ne croyez plus pouvoir sortir vivante de l'enfer, celle qui est en enfer avec vous devient votre alliée, votre soutien, même s'il s'agit seulement de continuer d'exister. Quand vous êtes dans un camp comme celui de Ravensbrück, l'instinct qui vous pousse à rester en vie, malgré tout, vous amène à vous tourner vers les seules choses qui peuvent encore vous y aider : votre prochain, et Dieu, c'est-à-dire la consolation de l'invisible et de la pureté – consolation délicieuse dans un camp où l'odeur de la chair assassinée ou déchirée s'imprégnait partout, dans notre nourriture, sur notre peau, dans notre sang. Le prochain soutient notre volonté, qui est toujours si fragile qu'elle peut s'effondrer à tout moment, et Dieu nous préserve de la haine, qui est une si grande tentation qu'on n'est jamais à l'abri d'y céder. Et l'être le plus haïssable de ce camp, c'était bien Wolfgang Meister.

– Que pourriez-vous me dire sur cet homme ? demanda Ashley dont les yeux s'agrandirent soudain.

– Un homme ? Non, Madame, ce n'était pas un homme. C'était une abomination, un démon qui, sous les ordres de Himmler, avait façonné cet enfer où nous étions. »

Glukel ne se rendit pas bien compte combien sa main tremblait en prononçant ces paroles, ni que sa voix devenait plus grave et plus agressive.

« Son pouvoir était limité (comme le sont tous les pouvoirs qu'on exerce sur autrui), limité par les murs du camp. Mais dans le camp de la mort, il était redoutable et redouté, parce qu'il avait un pouvoir qu'il ne partageait avec personne et qu'il avait la témérité de ne pas songer aux conséquences. Wolfgang Meister était le grand destructeur de tout ce que notre cœur pouvait contenir d'amour, d'espérance, de foi. Sous son commandement, on nous déchirait le corps et l'âme tout à la fois. On le voyait peu pourtant : il était de ces êtres dont l'invisibilité garantit la puissance. Mais quand on le voyait, il était toujours impassible, de ce calme qui domine ceux qui ont la maîtrise des choses. D'ailleurs, quiconque aurait ignoré son œuvre diabolique aurait pu croire, à son apparence, qu'il s'agissait d'un homme bon.

– Pourriez-vous m'en dire plus sur cette « œuvre diabolique » ? »

Glukel eut besoin de s'arrêter un moment. Le souvenir qu'elle avait de cette époque était encore si vif, si inoubliable qu'il lui semblait parfois qu'une part d'elle était restée à Ravensbrück et y demeurerait toujours.

« Un jour, reprit-elle, j'ai entendu quelqu'un dire que le mal n'existe pas, qu'il n'est que l'absence de bien.